

Discours d'Arlette Jouanna

Prix Guizot 2008

Madame la Présidente,
Monsieur le Président,
Monsieur le Sénateur,
Mesdames, Messieurs,

C'est avec une émotion mêlée de confusion que j'ai écouté les témoignages d'estime qui viennent de m'être adressés. Ils me laissent une dette de reconnaissance bien difficile à acquitter : envers les membres du jury et son président, Monsieur Jean-Claude Casanova, qui m'ont attribué un prix prestigieux ; envers le Conseil général du Calvados et sa présidente, Madame Anne d'Ornano, qui l'ont somptueusement doté ; envers Madame Catherine Coste et Monsieur Nicolas Boissonnas, fidèles gardiens de la mémoire de François Guizot et de la belle abbaye du Val Richer ; enfin envers la maison Gallimard qui a publié mon livre et spécialement le directeur de la collection *Les Journées qui ont fait la France*, Monsieur Ran Halévi ; et je n'ai garde d'oublier ceux de mes amis et des membres de ma famille qui ont pu se déplacer et qui m'ont fait l'amitié de leur présence en ce lieu.

La liste de mes créanciers est bien plus longue encore. Parvenue à cet aboutissement que représente pour moi l'obtention d'un des grands prix qui récompensent une œuvre d'histoire, je pense avec gratitude à tous ceux qui m'ont aidée à progresser dans le difficile métier d'historien : mes anciens maîtres, mais aussi les collègues, les étudiants et les chercheurs avec qui j'ai eu et j'ai encore le bonheur de travailler. Une heureuse rencontre fait que l'un des membres du jury ici présent, Monsieur Bernard Guenée, a été l'un des accoucheurs de ma vocation : le premier cours d'histoire auquel j'ai assisté à la Sorbonne était professé par lui, et c'est en écoutant son exposé lumineux, d'une clarté qui suscitait immédiatement l'intérêt de ses auditeurs, que les dernières incertitudes que je nourrissais encore sur mon orientation se sont envolées... J'ai aussi une pensée toute particulière pour la mémoire du grand historien qu'a été Roland Mousnier. Il m'a accueillie pendant sept ans dans son séminaire, expérience fondatrice qui m'a introduite aux difficultés et aux joies de la recherche. J'y ai rencontré les historiens remarquables qui le fréquentaient, Yves-Marie Bercé, Denis Richet, Yves Durand, René Pillorget, Jean-Pierre Labatut, Pierre Deyon, Henri-Jean Martin, et bien d'autres. J'y ai même, pourrais-je ajouter, puisé une initiation sur le vif

aux sensibilités politiques d'Ancien Régime : lorsque Roland Mousnier ouvrait le débat après l'exposé d'un des participants, il ne manquait jamais de se référer aux pratiques en usage dans le Conseil du roi en donnant d'abord la parole aux plus jeunes puis en observant l'ordre hiérarchique. Autant dire qu'il imprimait à sa direction de séminaire une allure quasi régaliennne ; mais c'était avec une attention aux opinions des intervenants et une courtoisie qui favorisaient la libre discussion et stimulaient la réflexion. Ces années ont été pour moi particulièrement fécondes intellectuellement.

Sous l'impulsion de Roland Mousnier, mes recherches se sont orientées vers le XVI^e siècle français, dans ses aspects sociaux, politiques et idéologiques. J'ai pu ainsi prendre la mesure du drame qu'a été pour la France la déchirure religieuse entre catholiques et protestants. Un drame qui a troublé les consciences, divisé les familles, ébranlé les pouvoirs, suscité des affrontements sanglants. La Normandie, où l'implantation précoce de la Réforme a été très vigoureuse, n'a pas été épargnée par ces conflits ; Emmanuel Le Roy Ladurie a pu affirmer que, dans les années 1560, ceux qu'il appelle « les terribles réformés cauchois et rouennais » étaient aussi ardents qu'en Languedoc les Nîmois ou les Montpelliérains. On a bien du mal aujourd'hui, en un temps où le mot *tolérance* a trop souvent le sens d'indifférence aux opinions d'autrui, à imaginer l'ampleur du bouleversement qu'a représenté la rupture de l'unité religieuse, la perte de cette unanimité qui rassemblait les Français d'alors autour d'un roi, d'une foi et d'une loi, selon la vieille formule gravée au-dessus de la porte de l'Hôtel de Ville à Paris. La coexistence de deux confessions dans un même pays a longtemps paru impensable : pour les protestants, l'union espérée ne pouvait résulter que de la conversion de tout le royaume à ce qu'ils estimaient être la seule vérité, tandis que, pour la plupart des catholiques, l'unique remède possible était l'éradication de l'hérésie. Mais ces rêves d'unité et d'exclusion, ces espoirs exaltés et antagonistes sont vite apparus, les uns comme les autres, irréalisables, du moins dans un avenir proche ; il a donc fallu, bon gré mal gré, s'accommoder de la dualité confessionnelle, tolérer – au sens de supporter, endurer – la présence de voisins, de collègues, de partenaires qui n'avaient pas la même foi que soi ; accepter, pour les catholiques, que la loi définisse et protège les droits des communautés protestantes, et, pour les réformés, se contenter du statut de minorité légalement reconnue. Ce difficile cheminement vers l'acceptation de l'autre s'est appuyé sur un sentiment national déjà vivace ; quand, dès la fin des années 1570, des notables urbains ont décidé de surmonter leurs divisions religieuses et de s'allier pour préserver l'ordre public, ils l'ont fait en invoquant leur appartenance à une même patrie, en s'affirmant Français avant d'être catholiques ou réformés. Ces expériences de fraternisation issues d'initiatives locales, notamment dans le sud de la

France, sont toutefois restées relativement rares ; c'est surtout l'avènement d'un pouvoir monarchique fort, seul capable d'arbitrer les conflits et de garantir la paix, qui a fini par imposer d'en haut la coexistence pacifique, avec l'édit de Nantes. La monarchie absolue se dessine déjà au sortir des guerres civiles.

Mais, avant d'en arriver là, que de fureurs fratricides, que de haines inexpiables ! La Saint-Barthélemy a été l'acte le plus sanglant de cette tragédie. Le plus sanglant, mais aussi le plus mystérieux, dans la mesure où le massacre survenu à Paris le 24 août 1572 et dans la semaine suivante, puis, ensuite, dans une quinzaine de villes du royaume, parmi lesquelles Rouen, s'est produit en pleine paix, juste après la célébration fastueuse de la réconciliation entre les frères ennemis symbolisée par le mariage entre le chef des protestants, Henri de Navarre, et la sœur du roi, Marguerite de Valois. Cette énigme a suscité l'incompréhension de bien des contemporains du drame et provoque encore des questions et des perplexités chez les historiens d'aujourd'hui.

En acceptant de rédiger pour la collection *Les Journées qui ont fait la France* un livre qui remplacerait celui de Philippe Erlanger, fort estimable mais aujourd'hui dépassé, je savais que j'aurais à faire face à un double défi.

Défi, tout d'abord, pour l'historienne. Les sources à analyser pour tenter de comprendre ce qui s'est passé sont d'interprétation difficile, tant les récits que nous possédons sont déformés par la passion, faussés par la crainte de déplaire, voire inventés après coup pour donner une explication acceptable des faits. La tâche était rendue plus ardue encore par la tempête historiographique qui a secoué voici quelques années le monde des modernistes, tempête qui prouve à quel point la Saint-Barthélemy est bien loin d'être un objet froid dans notre mémoire collective. Plus qu'aucune autre recherche, l'étude des massacres de l'été 1572 met celui ou celle qui s'y aventure à l'école de la rigueur et de l'humilité. La « mise en intrigue » que j'ai tentée, pour reprendre une expression de Paul Ricœur, est, comme tout travail en histoire mais à un niveau d'exigence plus grand encore, une construction guidée par le critère de plausibilité, étayée par la confrontation et la critique des sources.

Défi, ensuite, pour l'analyste des sociétés humaines. Fallait-il voir dans le carnage du 24 août l'effet de pulsions religieuses primitives, propres à un siècle réputé barbare encore et donc inconcevables aujourd'hui en des temps supposés plus civilisés, si bien que l'étudier relèverait presque de l'entreprise ethnographique ? Pouvait-on au contraire y déceler des parentés avec d'autres massacres plus proches de nous et y trouver l'effet de hantises et d'obsessions toujours prêtes à resurgir dans le monde actuel ? N'y avait-il pas, à la racine de la folie meurtrière des catholiques, tout autant que l'horreur de la souillure hérétique, la peur

de l'autre, soupçonné d'intentions maléfiques du fait même de sa différence ? Il n'était pas question, bien sûr, de gommer la coloration spécifique que donnaient aux sociétés d'alors le mélange intime du politique et du religieux et la soif ardente d'unité ; mais il était passionnant de repérer, par-delà l'étrangeté qu'impose la distance chronologique, les traits capables de susciter la réflexion du lecteur contemporain.

Telles sont les curiosités et les interrogations qui ont été les miennes en écrivant sur cet événement mystérieux et fascinant qu'a été la Saint-Barthélemy. Le prix qui m'a été décerné montre qu'elles ont trouvé un écho chez d'éminents esprits. Qu'ils en soient profondément remerciés.